
Durant près d'une semaine, le Policier ne songea qu'à la chasse à l'ours. Se posa en premier la question de la tenue. Il ne pouvait en effet se présenter devant le Margrave en cette circonstance si particulière dans son habit de tous les jours, auquel il ne faisait plus attention depuis bien longtemps et qui lui apparut tout à coup misérable. La petite ville n'était certes pas riche en commerces mais elle possédait un bazar qui avait, lui avait-on dit, quelques articles à usage des chasseurs.

Ceux-ci n'étaient pas nombreux car le droit de chasse appartenait au seul Margrave qui ne l'accordait guère qu'à certains forestiers travaillant pour lui et, de temps à autre, à un notable auquel il prenait l'envie de tirer sur un renard ou un chevreuil. Pour le reste et pour l'essentiel, lui seul et ses invités chassaient quelques fois dans l'année. Et le Margrave Özle, qui avait de hautes responsabilités au sein de l'empire, sans qu'on sut jamais exactement lesquelles, et que l'Empereur aimait souvent avoir en sa cour, avait tout loisir et toute fortune pour acheter les plus belles armes dans les manufactures de Munich, de Vienne, de Brno ou de Budapest et les habits raffinés qui allaient avec, sans qu'il eût besoin d'acquérir quoi que ce fut dans le magasin local.

Quand Nourio en poussa la porte, il fut effrayé par l'entassement d'articles de toute nature, caisses à savon, bassines en zinc, seaux, outils de jardinage, pièges à fouine, à taupe, à vipère, ratières, rouleaux de corde, tonnelets de goudron, boîtes à clous, toiles enduites, piquets divers, feux d'artifice, jouets en bois, rouleaux de toile cirée, vitres, assiettes et plats de faïence, baromètres, sachets de semences, balais en genêt, fils à plomb, scies diverses, marteaux, sacs de plâtre et de chaux, fleurs en papier, cadres, bocaux emplis de liquides jaunes ou verts, coucous suisses, chaises pailées, images saintes, fumoir d'apiculteur, confiseries, filets à papillons, qui se trouvaient là, empilés, enchevêtrés les uns aux autres, du sol au plafond, en des architectures branlantes que parcouraient des galeries moins larges que les épaules d'un homme et qu'il fallait donc emprunter en marchant légèrement de biais.

Ayant entendu la clochette de la porte d'entrée, le Boutiquier dont il était difficile de déterminer la position dans l'espace encombré ne cessait de dire « Voilà, voilà... », à quoi le policier répondait « Je suis là ! Je suis là ! » essayant d'avancer à la rencontre du commerçant mais se perdant dans le labyrinthe au point de ne plus savoir où il était exactement ni comment revenir sur ses pas.

Enfin, tandis qu'il contournait avec beaucoup de difficulté des cages à lapins et des volières sur lesquelles tentait de se tenir en équilibre un assortiment de cocottes en fonte, il faillit heurter une créature chétive, bossue, aux longs bras terminés par des mains aux doigts arachnéens, et dont le visage anguleux, triangulaire, couvert de rares cheveux noirs plaqués en arrière, était dominé impérieusement par un long nez maigre et courbe, de petits yeux de loir et des oreilles d'une taille peu habituelle, en pointes, sur le haut desquelles des poils sombres formaient de courtes houppes raides.

C'était Semmour, le Boutiquier.

« Que puis-je pour votre service, mon Capitaine ? » dit-il en forçant son sourire, découvrant une quantité peu commune de dents, de tailles et de formes variées, toutes d'une artificielle blancheur.

Nourio expliqua qu'il devait se rendre bientôt à une chasse à l'ours organisée par le Margrave. Il expliqua cela en affectant un ton naturel, comme si l'événement était banal et qu'il n'y accordait pas plus d'importance que cela. Le problème était que, lorsqu'on l'avait nommé ici, il n'avait pas pu prendre tous ses meubles, ni tout son bagage, qu'il avait été contraint de laisser dans un dépôt de la grande ville, et parmi tous ces impedimenta – il fit sonner le nom précieux qui provoqua chez le commerçant un regard admiratif et intrigué – se trouvait son équipement complet de chasseur.

« Je vois... je vois... conclut le commerçant en frottant ses longues mains. Eh bien n'ayez crainte, Capitaine, vous êtes entré au bon endroit : j'ai ici, quoique cela vous semblera peu probable, les meilleurs articles qui sauront vous satisfaire. Suivez-moi je vous prie. »

Après un périple tout en virages et sinuosités, ils aboutirent dans une sorte d'ancre, d'une superficie minuscule et dont de grands casiers en planches brutes masquaient les murs. Semmour se dirigea vers une haute armoire métallique qui occupait un angle, aux poignées condamnées par une chaîne de forçat et trois imposants cadenas. Il sortit de la poche de son pantalon un trousseau de clés, et après une dizaine d'essais infructueux, il parvint à déverrouiller les cadenas, enlever la chaîne et ouvrir l'armoire, avec cérémonie, en disant au policier :



« Voyez, je vous laisse juge, Capitaine, ce qui se fait de mieux en matière d'armes ! »
Nourio s'approcha et contempla le trésor. Il n'y connaissait strictement rien et n'avait dû tirer que trois ou quatre fois durant sa conscription sur des sacs de sable.

Philippe Claudel (2023), *Crépuscule*, Paris, p. 309-312.